

5 Coll. Col. Méditerranéenne
Kobler 11-A 133 1991
Kobler : IVSAP, 1995

162

Zones de production céramique et ateliers de potiers en Provence

Par H. Amouric, M. Picon, L. Vallauri, G. Dénians d'Archimbaud

Résumé :

Présentation monographique des résultats d'une recherche centrée sur les seules sources écrites utilisées en très grandes séries. Apports "historiques" de l'étude d'une société artisanale, apports "archéologiques" des données concernant les structures, les produits et leur diffusion.

Les recherches poursuivies en Provence (lato sensu) et dans les régions proches ont conduit au cours des dix dernières années à des enquêtes de trois sortes qui servent de base à l'étude présentée ici. Enquêtes sérielles dans les textes d'abord : étudiés sur la longue durée, ils fournissent à partir du XIVe siècle une documentation irremplaçable. Celle-ci devient de plus en plus abondante à l'époque moderne : elle met alors en évidence des phénomènes de continuité/discontinuité et de mutation socio-économique qui amènent à s'interroger sur les conditions d'implantation (et de réussite ou d'échec) des centres producteurs. L'enquête archéologique, sur les ateliers anciens en particulier, mais pas seulement, reste pour sa part un objectif prioritaire du L.A.M.M. Mais son évolution, pour systématique qu'elle soit, ne peut bénéficier de la même continuité que les travaux précédents. Trop d'aléas interviennent en effet dans les travaux de terrain, soumis de plus en plus en France aux priorités nées des découvertes fortuites et des fouilles de sauvetage. Celles-ci, du moins, furent souvent à l'occasion de découvertes ponctuelles ou parfois spectaculaires, en milieu rural ou urbain, comme l'ont prouvé en 1991 aussi bien la découverte à Digne, dans la montagne, d'un four isolé que les toutes dernières fouilles de Marseille qui viennent à peine de s'achever en mettant au jour un ensemble complexe. Parallèlement, les recherches en laboratoire se sont développées avec continuité, portant aussi bien sur les centres de production que sur le matériel utilisé à des périodes très diverses dans les sites consommateurs. De multiples séries d'analyses ont donc été effectuées au laboratoire de céramologie de Lyon. Cette documentation concerne aussi bien le matériel culinaire, fabriqué le plus souvent -mais non uniquement- avec des terres réfractaires que les productions, plus diversifiées ou luxueuses parfois, utilisant les argiles calcaires : contenants divers, vaisselle de table, carreaux de pavement, etc. : distinction de base que l'on ne saurait oublier dans la recherche des macrolocalisations potières...

Centres de production	archéologie	textes
XIIe-XVe	15 (+ haut Moyen-Age)	24
XVIe-XVIIe	10	61
XVIIIe-XIXe	28	100

Du XIIe au XIXe siècle (fig.1,2,3), plus de 125 centres de production de plus, ou moins longue durée ont ainsi pu être recensés, documentés par les textes et, pour 41 d'entre eux reconnus par l'archéologie ou des objets d'attribution sûre. Fait notable dix de ces derniers, dont les neuf plus anciens, ne sont connus que par des fouilles de fours et par la distribution de leurs produits dans des zones plus ou moins larges. A ceci pourrait s'ajouter les recherches effectuées sur les céramiques du haut moyen âge, où des zones de production se dessinent avec plus ou moins de netteté. Recoupant bien souvent celles apparues dans les périodes postérieures, elles conduisent à poser le problème des continuités vraies ou fausses, variables en fait selon les besoins et les techniques.

Les études sur la longue durée conduisent donc à poser quelques interrogations nouvelles. Et, par une analyse récurrente, certes osée mais peut-être moins excessive qu'il ne pourrait paraître, il est possible de réfléchir sur les conditions d'apparition, de croissance ou d'échec de ces ateliers, dans ce contexte méditerranéen très contrasté où, depuis l'Antiquité la fabrication des poteries a tenu une si grande place.

I. Irréductibles contraintes techniques

Les transformations de l'artisanat céramique que l'on peut observer en Provence, du haut moyen-âge à l'époque moderne, s'inscrivent nécessairement dans un cadre technique et dans un environnement géologique (mais également géographique et historique) qui limitèrent et encadrèrent les évolutions qui se sont réalisées. Dans ce cadre technique et environnemental les facteurs humains ne disposent jamais d'une complète liberté, qu'il s'agisse des questions de goût, des ambitions du commerce, de la volonté de concurrence, de l'implantation des ateliers, comme de la circulation des savoir-faire... Essayer de comprendre où se situent les limites et comment elles interviennent, c'est distinguer ce qui relève d'un choix et ce qui a été imposé, c'est aussi comprendre la nature des évolutions possibles et les raisons de celles qui se sont réalisées. Mais pour évoquer ces contraintes il est à la fois nécessaire d'effectuer un retour en arrière, afin d'examiner la situation des ateliers céramiques régionaux à l'époque romaine, et de rappeler quelques notions essentielles de technologie.

Cuire ou ne pas cuire

Le qualificatif culinaire désigne les céramiques qui peuvent être utilisées pour la cuisson des aliments, et son pendant non culinaire celles pour lesquelles un tel usage n'a pas été prévu, ou est même exclu. Seules les premières sont conçues en fonction d'exigences techniques précises, alors que les secondes, simples conteneurs de liquides ou de solides, peuvent être faites avec n'importe quelle argile, et selon des procédés indifférents.

- Céramiques culinaires

Elles doivent pouvoir résister sans dommage aux différences de température - et de dilatation - qui se produisent entre les parois internes et externes des vases, lors de la préparation des aliments. Les tensions qui naissent alors peuvent en effet conduire à la rupture de l'objet, d'où l'expression de chocs thermiques donnée à ces phénomènes. Pour qu'une céramique résiste aux forts échauffements l'idéal est qu'elle ait un très faible coefficient de dilatation, ce que l'usage de certaines argiles permet effectivement d'obtenir. Les kaolinites sont dans ce cas, elles qui occupent une si grande place dans la céramique médiévale, en Provence et dans beaucoup d'autres régions encore. Cependant les terres plastiques les plus courantes donnent des produits qui ont un coefficient de dilatation élevé. Avec celles-ci la réalisation de vaisselle culinaire n'est possible qu'à la condition de ménager à la pâte une texture lâche qui permette d'absorber les tensions résultant du différentiel de dilatation des parois internes et externes. Un tel résultat ne peut être obtenu que si la température à laquelle la céramique est cuite lors de sa fabrication reste basse, et son obtention peut encore être favorisée par l'adjonction d'un dégraissant. Mais les vases allant au feu ainsi confectionnés restent fragiles et supportent mal les chocs mécaniques. De plus, leur porosité est très élevée. A l'opposé, les céramiques culinaires qui sont faites avec des kaolinites et ont par conséquent, de faibles coefficients de dilatation peuvent être cuites à des températures élevées ; elles offrent de ce fait une bonne résistance à toutes les contraintes physiques, en un mot elles sont de qualité. En outre elles permettent plus facilement la réalisation de parois de moindre épaisseur. Il est compréhensible dans ces conditions qu'elles aient depuis toujours fait l'objet d'un commerce intense à longue distance, venant concurrencer des productions locales de médiocre qualité, lourdes, peu cuites, mais certainement moins onéreuses. Il convient de noter enfin que les poteries culinaires de qualité sont nécessairement faites avec des argiles non calcaires dites siliceuses, les terres calcaires cuites à température élevée ayant toujours un coefficient de dilatation important. En revanche il est possible d'employer des argiles calcaires pour la confection à basse température de vaisselle culinaire ayant une texture lâche.

- Céramiques non culinaires

Celles-ci peuvent comprendre d'abord toutes les productions culinaires précédentes. Rien ne s'oppose en effet à ce que ces objets soient également utilisés comme simples conteneurs de liquides ou de solides. Il n'est d'ailleurs pas rare d'observer dans certaines régions qu'aucune particularité technique ne distingue au cours de leur fabrication les poteries allant au feu de celles qui serviront uniquement de conteneur. Très souvent cependant

on a voulu que les céramiques non culinaires présentent certaines caractéristiques particulières, intéressantes pour l'usage auquel elles étaient destinées, ou conformes à des habitudes ou à des pratiques anciennes, les questions de goût jouant alors un rôle important. Une qualité fréquemment recherchée pour ces dernières est évidemment une bonne résistance mécanique, aptitude dont pouvait bénéficier aussi les céramiques culinaires. Mais dans le cas des premières rien ne s'oppose à ce que cet objectif soit effectivement poursuivi et atteint; il suffit pour cela que la température de cuisson de la céramique soit assez élevée, ce qui peut toujours être réalisé puisque ces vaisselles n'exigent point qu'une structure lâche leur soit conservée. Les productions non culinaires très bien cuites sont donc communes. Le cas est particulièrement net dans le monde gréco-romain où une très ancienne tradition veut que les productions non culinaires soient faites en pâte calcaire et qu'elles soient cuites à température élevée. Cela permet d'obtenir un fond de pâte de teinte claire, très favorable au développement des décors peints, mais cette technique perdure longtemps après leur disparition. Rappelons pour mémoire que ces productions calcaires ont un coefficient de dilatation particulièrement fort qui exclut tout usage culinaire.

- L'Antiquité et ses évolutions : productions et localisation

La situation observable dans l'Antiquité -seule période où la collecte des données a été suffisamment dense pour établir des tableaux comparatifs- est sur ce point éclairante.

Il semble, sous réserve de vérifications plus étendues et plus détaillées, qu'aux I^{er} et II^e siècles de notre ère le vaisselier est constitué à parts sensiblement égales de céramiques culinaires et non culinaires.

Ce dernier groupe comprend des céramiques communes, et notamment des cruches à pâte claire, mais également des sigillées, italiques et sud-galliques, des sigillées claires, des céramiques à parois fines et autres productions engobées. La quasi-totalité de ces productions est alors en pâte calcaire, bien cuite, et donc impropre à tout usage culinaire. Toutes ont été cuites en four. On compte parmi elles un très petit nombre, presque négligeable, de céramiques à pâte grise.

Alors que ces vaisselles sont assez bien connues, ayant fait l'objet de nombreuses recherches, les culinaires d'époque romaine le sont fort mal. Leur caractère peu attrayant, leur évolution souvent très lente qui ne fournit guère de repères chronologiques précis, la rareté des ateliers reconnus qui est due sans doute et pour une large part à des cuissons en fosses, ont fait souvent négliger leur étude. Ce sont pourtant elles qui, au cours d'un long cheminement vers des productions de qualité, marqueront le plus profondément et durablement l'artisanat régional, comme celui de beaucoup d'autres régions.

- Transformations techniques

Le moteur de ce mouvement c'est incontestablement la quête de produits de qualité et le remplacement progressif de fabrications locales souvent très médiocres par d'autres, bien mieux adaptées à un usage culinaire. Ces tendances se manifestent dès les II^e et I^{er} siècles avant notre ère, avec le développement de productions soignées, assez largement

diffusées. Il s'agit en particulier des céramiques modelées de la région de Marseille et des Alpilles, étudiées par P. Arcelin, mais également des modelées en pâte micacée de la Provence centrale et orientale. Toutes n'atteignent cependant qu'une qualité moyenne, ayant encore une texture lâche avec des températures de cuisson peu élevées et un dégraissant abondant. L'évolution se fait plus sensible dès la première moitié du Ier siècle de notre ère avec l'apparition de culinaires bien cuites, en pâte grise fine, kaolinitique ; représentées par au moins un atelier dans la région, à Dieulefit où se situera plus tard un des très grands centres potier de la période médiévale et post-médiévale. Progressivement, d'autres productions kaolinitiques apparaissent ici ou là, dont certaines issues d'officines avérées (leur découverte ayant sans doute été favorisée par l'existence de cuissons en four plus nombreuses).

D'une manière générale les transformations qui affectent les vaisselles allant au feu en Provence, durant la période romaine, se traduisent par l'apparition et le développement des pâtes kaolinitiques, une augmentation des températures de cuisson (et par voie de conséquence la quasi-disparition des culinaires en pâte calcaire), une extension du tournage (rendu plus aisé par l'emploi de pâtes plus fines), et un accroissement possible des cuissons en four, ce dernier point étant à vrai dire beaucoup plus difficile à apprécier. Il se peut en effet que les cuissons en fours soient surtout le fait d'ateliers qui utilisent des kaolinites ou d'autres argiles siliceuses, et qui en remplacent localement d'autres produisant habituellement des non culinaires en pâte calcaire, comme c'est le cas par exemple pour différents ateliers d'amphores et de terres cuites communes de la basse vallée du Rhône.

Il convient enfin de rappeler l'évolution des modes de cuisson des céramiques culinaires, qui est loin d'être régulière. Nombreuses sont en effet les poteries culinaires qui sont cuites en mode A, que l'on a cherché visiblement à substituer aux non culinaires en pâte calcaire et à pâte claire. En revanche de nombreuses fabrications kaolinitiques parmi les plus anciennes sont à pâte grise, et sont donc cuites en mode B, lequel s'étendra à l'ensemble des culinaires de Provence, et, in fine, à la totalité des céramiques provençales de l'antiquité tardive.

Cet assombrissement va de pair avec la disparition progressive des non culinaires d'origine régionale. Les premières à connaître un tel sort sont les communes à pâte claire calcaires cuites à température élevée ; pratiquement elles n'existent plus guère à partir des IIIème-IVème siècles, laissant la place ici ou là - et pour un certain temps à des productions en pâte siliceuse claire. Plus souvent encore, leurs substituts sont des non calcaires à pâte grise, qui vont indifféremment au feu ou à table. Les tous derniers avatars de l'artisanat régional, non culinaires et calcaires, qui subsistent, les DSP étudiées par J. et Y. Rigoir, passent également au gris.

Les causes profondes de ces transformations ont donné lieu à des explications variées qui privilégient tantôt l'aspect technique, avec notamment la mise en oeuvre de procédés de fabrication simplifiés, et la meilleure imperméabilité qu'apporterait la cuisson en mode B, tantôt l'aspect culturel avec un goût qui change, des habitudes nouvelles et des

modèles méditerranéens qui s'estompent, tantôt l'aspect économique avec des ouvrages dont le prix de revient serait moindre. Mais, quel que soit l'intérêt de ces questions, elles ne doivent pas faire oublier une autre donnée de ces évolutions qui est d'une grande importance pour l'artisanat céramique régional : les mutations dans la distribution des ateliers qui se produisent entre le haut-empire et l'antiquité tardive, transformations que laissent prévoir les évolutions constatées et que confirment les découvertes archéologiques et les observations effectuées sur le matériel. Leur étude constitue un préalable indispensable pour comprendre les implantations médiévales.

- Implantations

La situation générale qui prévaut dans le monde romain méditerranéen au début de notre ère - à laquelle la Provence ne semble pas faire exception - se caractérise d'abord par une répartition assez régulière d'officines produisant des céramiques communes à usage non culinaire, lesquelles sont en pâte calcaire et à pâte claire, et sont donc cuites à température élevée et toujours en four. Ces ateliers sont assez bien connus, les caractéristiques évoluées des fours qui étaient employés pour cette production ayant depuis longtemps permis l'identification d'un certain nombre d'entre eux. Il s'en trouve pratiquement à la périphérie de tous les centres urbains de quelque importance, et dans de nombreux vicus (sans doute aussi dans quelques villas). S'y ajoutent encore des ateliers d'amphores, ateliers de vicus ou de villa, dont un bon nombre fabriquent également des communes en pâte calcaire et à pâte claire. Quant aux autres produits non culinaires, céramiques à parois fines et autres engobées notamment, elles proviennent le plus souvent des mêmes sites, mais avec une nette prédominance pour les officines établies à la périphérie des villes. Seules ou presque les sigillées font exception, avec des implantations et de très fortes concentrations d'ateliers qui relèvent d'un système économique particulier.

Concrètement, il est possible d'admettre que dans des régions les mieux dotées, des ateliers de céramiques non culinaires en pâte calcaire et à pâte claire existent probablement tous les vingt ou trente kilomètres. Ce qui n'implique pas nécessairement une diffusion de leurs produits qui serait inférieure à cette distance ; quelques sites géographiquement privilégiés plus spécialisés, ou plus importants, pouvant approvisionner des marchés assez éloignés.

Les officines qui ont fait à la même époque du culinaire relèvent d'un domaine qui est fort mal connu. Les restes de ces ateliers sont en effet difficiles à identifier, particulièrement lorsque les cuissons ont eu lieu à basse température, en aire ou en fosse. Dans ces conditions les traces archéologiques subsistantes sont ténues - les déchets étant rares et les surcuits inexistantes - et elles ont du bien souvent passer inaperçues. Heureusement de nombreux ateliers de communes non culinaires, en pâte calcaire et à pâte claire, ont également fabriqué des culinaires qu'il était alors plus facile de repérer. Dans certains cas d'ailleurs, il s'agit de structures distinctes établies à proximité l'une de l'autre.

Malgré les incertitudes qui demeurent, nous avons quelques raisons de penser, notamment à la suite d'études de

laboratoire malheureusement trop rares, que la densité des ateliers dont l'activité est consacrée exclusivement ou partiellement aux culinaires ne devait pas être inférieure à celle des ateliers de non culinaires, et peut-être même supérieure, tout en ayant une répartition quelque peu différente.

Il est important de souligner que la plupart de ces ateliers ne pouvaient donner autre chose que du culinaire de médiocre qualité. Les argiles qui auraient permis d'obtenir mieux, les kaolinites principalement, ont en Provence des gisements très localisés, rarement situés dans le voisinage des installations implantées à proximité des cités ou dans les vicus. Lorsque les propriétés de ces terres ont commencé à être reconnues, il aurait donc fallu pour en bénéficier que les potiers aillent s'en approvisionner à de plus grandes distances que précédemment, ce qu'ils firent parfois. Mais, dans la plupart des cas, l'opération était irréalisable. Dans ces conditions le développement de productions culinaires en pâte kaolinitique n'a pu se faire qu'au prix de profondes modifications dans la distribution des ateliers dont un certain nombre se sont fixés au contact des gisements. Pour les productions non culinaires en pâte calcaire et à pâte claire, en revanche, aucune nécessité de ce genre n'a jamais existé, les argiles calcaires utilisées pour leur fabrication étant extrêmement répandues en Provence.

Ce transfert vers les régions proches des bancs de kaolinites eut aussi une répercussion dans les régions qui en étaient pourtant fort éloignées. L'amélioration générale des productions culinaires que l'on constate à l'époque romaine, à laquelle participent les pâtes kaolinitiques, s'est traduite par une élévation des températures de cuisson et par l'abandon progressif des pâtes calcaires souvent utilisées aux périodes plus anciennes pour les fabrications culinaires. Dans bien des cas ces évolutions ont dû imposer aux ateliers des migrations dont on pressent quelques exemples.

Si l'on tient compte à la fois des modifications de la répartition des ateliers de céramiques culinaires et de la disparition progressive des ateliers de céramiques non culinaires, il faut bien admettre que le panorama de l'artisanat céramique régional enregistre de profonds bouleversements au cours de la période qui va du haut-empire à l'antiquité tardive, la période médiévale y apportant à son tour d'autres mutations qui seront évoquées plus loin.

- Regroupements

Ne devons-nous pas, enfin, nous demander si la conséquence majeure du constat que nous venons de dresser n'est pas un regroupement de la production, qui préfigurerait ceux du bas moyen-âge ? La question se pose d'autant plus qu'aucune concentration médiévale d'ateliers n'approche et de loin, celles qui sont connues à l'époque romaine, par exemple pour les sigillées italiennes ou gauloises.

Il semble cependant que la réponse devrait être négative. Certes des céramiques en pâte kaolinitique se retrouvent aux I^{er} et II^e siècles de notre ère assez loin souvent de leurs lieux probables d'origine, mais le phénomène n'atteint en aucune façon l'ampleur qu'il revêt à l'époque médiévale. Observons par ailleurs qu'à cette même

époque les régions où ces vaiselles se retrouvent en abondance ne s'étendent guère au-delà des zones où existent des gisements de kaolinites. Notons également l'existence de nombreux ateliers dispersés, et que de tout petits gisements isolés ont été exploités, ce qui n'accrédite pas l'hypothèse de fortes concentrations. Il est aisé d'opposer à cet argumentation le fait que les séries d'analyses effectuées sur des sites d'habitat de l'antiquité tardive de Marseille, Saint-Blaise et du nord de la chaîne de l'Etoile révèlent de fortes analogies de composition qui pourraient suggérer une production concentrée dans une même région. Mais d'une part cette dernière n'est pas très étendue, d'autre part la coupure semble complète entre ces fabrications et celles qui auraient pu utiliser des kaolinites de régions situées plus au nord, à Apt, Bédoin, Dieulefit... Sans doute ce type de céramique n'a-t-il vraiment intéressé les négociants à aucun moment de la longue période qui va du haut-empire à l'antiquité tardive, contrairement à d'autres productions plus attrayantes.

Nous ne sommes pas en mesure, actuellement, d'évoquer de quelle manière l'artisanat céramique provençal a pu évoluer au cours des siècles qui séparent l'antiquité tardive du bas moyen-âge. Nous ne saurions en particulier préciser s'il y eut régression ou maintien des acquis technologiques de la période antérieure. En revanche il semble que la situation que l'on peut entrevoir à partir des XII^e-XIII^e siècles témoigne sur plusieurs points d'une évolution sensible par rapport à l'époque romaine.

II. Le jeu de l'histoire et du marché

L'apport des textes est ici irremplaçable. Lui seul en effet peut permettre de saisir la structure «juridique» de ces implantations comme, dans les meilleurs des cas, d'estimer leur organisation socio-économique, leurs raisons de développement ou de crise. Quelques points peuvent être soulignés.

- En premier lieu, l'on notera que l'intervention seigneuriale apparaît comme presque inexistante, sauf cas exceptionnels comme à La Palud (près de Moustiers) à la fin du XV^e siècle, pour une raison indéterminée, ou à Saint-Marcel dans la commune de Marseille au tout début du XVI^e siècle. Sans engager dans ce dernier cas de moyens suffisamment importants qui puissent indiquer une véritable ambition ⁽¹⁾.

L'intervention des communautés est en revanche plus évidente, et ceci dès le XV^e siècle. Comme pour les tuileries alors multipliées, à Apt, Aix, Draguignan, Manosque, Arles entre 1412 et 1502, elles cherchent à répondre à une demande immédiate pro utilitate reipublice «pour assurer le service public» comme le précisent certains textes autorisant la création d'ateliers dans la cité ou, plus généralement, aux portes de celles-ci, situation par ailleurs assez commune ⁽²⁾. Ainsi les ateliers de Marseille, Fréjus, Saint-Gilles, Bédoin.. sont près des remparts et il arrive même qu'ils soient installés dans le fossé (Saint-Gilles, Manosque, Fréjus, Avignon, Aix, Moustiers, etc...)

- La naissance des ateliers apparaît donc le plus souvent comme résultant, outre bien évidemment de la disponibilité des matières premières, d'une nécessité immédiate, d'une demande issue de l'existence d'un marché potentiel, proche

ou plus ou moins large. Si les relations de proximité priment bien souvent, ce n'est pas toujours le cas, en particulier lorsqu'il s'agit de productions de qualité en terre réfractaire ou calcaire. Dans le choix de ces implantations, plus que le problème du transport, c'est celui de la plus-value éventuelle qui s'impose. Réelle pour les faïences, elle apparaît comme très faible pour la poterie culinaire ou usuelle, sauf qualité exceptionnelle. Et ceci peut expliquer, en certains cas ou période, la multiplication des centres de production à proximité des marchés éventuels fussent-ils réduits. Ceci du moins lorsque l'emprise de centres puissants (comme à Bédoin dans le Vaucluse dès les XIVe-XVe siècles) ⁽³⁾ n'empêche pas la création de petits groupes complémentaires bien perceptibles ailleurs.

Dans ce contexte, les «centres dirigeants» jouèrent bien évidemment un rôle primordial, favorisant la création de réseaux de fabrique satellites. Ainsi Marseille aux ateliers urbains maintenant reconnus dès le XIIIe siècle⁽⁴⁾, à la source du développement de la nébuleuse de l'Huveaune bien attestée dès le XVIe siècle autour d'Aubagne⁽⁵⁾, Manosque et ses filiales, réunissant plus de 60 artisans au tout début du XVIe et Fréjus au XVIe siècle⁽⁶⁾, etc... De tels «réseaux» de fabriques complémentaires s'opposent à l'éparpillement constaté dans le Var central et le Haut-Var, aux centres politiquement et économiquement moins puissants.

- Mais d'autres facteurs interviennent également, entraînant des phénomènes de continuité/discontinuité aggravés à certaines époques par des crises concurrentielles.

S'il est difficile d'appréhender ce fait au cours du strict moyen âge (le phénomène ayant cependant été pressenti dans le bassin de Saint-Maximin près de Rougiers au XIVe siècle avec le déclin des fours de Cabasse face au développement de ceux d'Ollières), il est certain qu'il s'accrut au cours de la période suivante, à l'évolution contrastée. Dès la fin du XVe siècle en effet, les grandes crises passées, l'on assiste à une évidente progression et revalorisation du métier de potier. En nombre d'abord, encore que le phénomène soit difficile à apprécier exactement à l'origine compte-tenu des incertitudes ou du manque de documentation concernant les périodes antérieures : il serait cependant peu probable qu'un atelier important n'ait laissé aucune trace écrite au cours des XIVe-XVe siècles dans notre région. Et le foisonnement postérieur n'en paraît que plus impressionnant.

Multiplication donc, mais aussi changements qualitatifs, avec l'introduction de savoir-faire nouveaux où la part des influences étrangères peut être grande. Avec une mutation cependant. Supplantant l'apport hispanique bien attesté aux XIVe-XVe siècles, y compris par l'arrivée de «maîtres» espagnols en Avignon en 1358-1362-⁽⁷⁾, la venue d'artisans pisano-savonnais à Manosque ⁽⁸⁾ comme Avignon ⁽⁹⁾ ou à Fréjus conduit, dès le tournant des années 1500, à un changement du goût et des techniques bien apparent, comme le montre tout le groupe des imitations ligures réalisé alors en Provence ⁽¹⁰⁾... Ces innovations eurent semble-t-il un succès immédiat. Elles conduisaient à un brassage général des techniques et à la création ou au développement des centres les plus actifs et les mieux situés, proches souvent des grands bourgs ou villes

(Manosque, Moustiers, Fréjus...) et essaimant à leur tour... Succès égale richesse. Ce temps de soudaine prospérité de l'artisanat potier, en cette Provence en reconstruction (fin XVe-fin XVIe siècles) s'accompagna d'une réelle élévation du niveau social des artisans, à la puissance alors bien attestée⁽¹¹⁾. De façon fragile cependant, comme le montrent les crises postérieures dont le processus apparaît maintenant assez nettement.

La multiplication rapide des ateliers (doublement au cours des XVe-XVIe siècles, puis à l'époque suivante) semble en effet avoir eu pour conséquence des surcroûts de production, et bientôt de sévères concurrences (l'un des cas les plus spectaculaires étant le développement des ateliers du bassin de l'Huveaune et de l'aire marseillaise, en réaction contre l'apport italianisant...). A cette production de masse ne pouvait que répondre une baisse du prix des produits finis : des prix tirés vers le bas alors que les coûts de production restaient fixes. C'était l'amorce d'un effet dévaluateur, négatif pour la condition sociale des artisans dès lors en baisse. Une situation de crise s'ouvrait ainsi, accentuée par le trop grand nombre des ateliers aux marchés par trop limités, voire captifs (un seul artisan à Cucuron suffit à couvrir les besoins du village)⁽¹²⁾. L'ouverture des premières faïenceries allait aggraver le phénomène, en captant la clientèle aristocratique et bourgeoise. Dès ce moment, les potiers fabriquant la poterie commune, de second rang, eurent un état social de plus en plus médiocre, annonciateur des crises de la fin du XVIIIe siècle qui allaient entraîner un reclassement des sites... Crises événementielles, sociales, concurrentielles ⁽¹³⁾.

C'était peut-être rééditer, à trois ou quatre siècles de distance, l'évolution déjà vécue au bas moyen âge lors du développement de grandes officines de majoliques archaïques et de céramique en pâte calcaire face à la nébuleuse des ateliers de production commune qui, eux, utilisaient préférentiellement les argiles réfractaires.

Les données archéologiques actuelles

De tels mouvements de croissance et de déclin peuvent se retrouver dans des situations antérieures, aux contraintes socio-économiques et démographiques pesantes. Les données archéologiques actuelles confirment la priorité accordée, dans les ateliers provençaux, aux poteries dites communes cuites en atmosphère réductrice, qui subsistent presque seules au cours des huit premiers siècles du moyen-âge. La mutation technologique conduisant à l'apparition d'un vaisselier plus différencié ne s'effectua guère, on le sait, qu'au cours du XIIIe siècle et ne trouva son plein épanouissement que dans les décennies postérieures. De telles caractéristiques conduisaient à privilégier, dans cette première et très longue période (de l'Antiquité tardive au moyen-âge central inclus), les productions en argile réfractaire ou, à défaut, qui pouvaient se prêter à de tels modes de cuisson- la part des argiles calcaires ne cessant ensuite de progresser.

Ainsi peut-on mettre en évidence, dès l'abord, cinq zones de production actives plus ou moins précocement et durablement. L'une des plus anciennes, connue essentiellement par ses produits retrouvés dans les habitats consommateurs, peut-être située autour du massif de

l'Etoile, alimentant l'arrière-pays marseillais. Datable du très haut moyen âge, les poteries fabriquées ici présentent une pâte siliceuse bien caractérisée et se retrouvent en grand nombre de Gardanne à Simiane jusqu'à Peypin et Saint-Jean de Garguier. C'est dans la même zone que devait, bien plus tardivement, s'implanter le petit atelier de Mimet fabriquant, aux XIIe et XIIIe siècles, des pégaus et marmites médiévales.

Au nord de la vallée de la Durance et du massif du Lubéron, les kaolinites ferrugineuses d'Apt et de sa région furent également exploitées dès le haut moyen-âge, du Ve siècle à l'époque carolingienne, puis de l'an Mil aux XIIe siècle (fouilles d'Apt), les mêmes ateliers approvisionnant, aux IXe-Xe siècles, le site de Saint-Symphorien de Buoux dans le Lubéron. D'autres fournaies furent ouvertes dans cette zone, dans la vallée du Calavon, à Goult et Gargas aux XIe et XIIe siècle, près de Bonnieux au Pont-Julien au XIIIe siècle. Mais ces ateliers maintenant bien reconnus eurent une existence plus brève que les officines aptésiennes elles-mêmes où la production est attestée (par les textes et l'archéologie) des XIVe-XVe siècles à nos jours.

Plus à l'ouest et de part et d'autre de la vallée du Rhône les bancs d'argile réfractaire s'étendant de Dieulefit à Bollène-Piolenc et à l'Uzège, utilisés dès l'Antiquité, le furent également au moyen-âge, voire jusqu'à nos jours comme le montrent les découvertes faites à Bollène : four Ve-VIe et four XIIe (15), à Dieulefit : four XIIe et matériel(16) et en Uzège, à Saint-Victor-les-Oules, Saint-Quentin-la-Poterie : XIIe-XIIIe jusqu'à l'époque moderne(17).

- Dans le Var, les exploitations se succèdent autour du bassin de Saint-Maximin comme l'ont montré les prospections et recherches de F. Carrazé : les productions attestent ici encore une utilisation ancienne de ces kaolinites ferrugineuses, dès le Ve siècle sans doute à Vitalis tandis que les ateliers de Cabasse (XIIe-XIIIe s.) (18) et d'Ollières sont bien connus (au moins par les productions et les rebuts de cuisson, sinon par les fours eux-mêmes) - la production d'Ollières étant encore attestée par les textes au XVIe siècle(19).

- D'autres ateliers encore non identifiés, sinon par leurs productions, existèrent bien évidemment. Ainsi celui qui utilisa, du XIVe au XVIe s. au moins, une kaolinite non ferrugineuse conduisant à des poteries à pâte blanche feuilletée et glaçurée : marmites et cruches aux origines encore inconnues, découvertes de Toulon et Roquefeuille à Silvacane et Saint-Martin-de-la-Brasque.

A ces cinq réseaux fondamentaux en Provence centrale et occidentale, s'ajoutèrent bientôt les ateliers utilisant des argiles calcaires, prédominant au bas moyen âge et à l'époque moderne. Non que ces argiles aient été totalement abandonnées dans les périodes antérieures : l'exemple de Saint-Gilles-du-Gard montre bien qu'à la fin du XIIIe-début XIVe siècle(20), elles pouvaient être utilisées dans la fabrication de céramiques faites en cuisson réductrice malgré les différenciations fonctionnelles que ceci impliquait. Mais leur multiplication rapide dès le milieu du XIIIe siècle est un phénomène majeur et s'associe à l'ouverture de grandes officines.

L'un des cas les plus spectaculaires et sans doute l'un

des plus anciens est sans aucun doute celui de Marseille dans l'îlot Sainte-Barbe proche de la Butte des Carmes où, déjà, avait été trouvé un four d'amphores antiques. La découverte d'une impressionnante série de fours du XIIIe siècle (deuxième quart et deuxième moitié) associés à toute une zone d'atelier et d'habitat encore bien en place révèle, entre autres, la fabrication sur place, simultanément, de matériel utilitaire et culinaire, et de belles séries de majoliques archaïques et de carreaux émaillés à décor vert et brun, qui comptent désormais parmi les plus anciens de Provence. Production peu diffusée cependant hors de la cité marseillaise, au contraire de celle élaborée plus tard en d'autres centres.

- Le relais pris par les ateliers de la basse vallée du Rhône (groupe d'Avignon, Beaucaire-Tarascon)(21) s'impose en effet au cours du XIVe siècle sans que l'on puisse encore déterminer le lieu exact de production des majoliques archaïques calcaires qui en sortent : vaisselle de table d'abord, bientôt associée à des carreaux à décor vert et brun qui s'imposèrent après ceux de l'Uzège. A Avignon, la découverte récente de rebuts de cuisson et de céramiques inclus dans des niveaux fin XVe-début XVIe siècle montre cependant la diversité des approvisionnements d'argile effectués alors dans la cité comtadine, une nouvelle interrogation étant donc posée.

- La Provence centrale et orientale était, elle, alimentée par d'autres ateliers bientôt ouverts aux influences pisano-ligures.

Ainsi à Manosque, dont les officines bien connues par les textes exportèrent largement leurs produits dans le Val de Durance et les vallées adjacentes au cours des XVe et première moitié du XVIe siècle. La pénétration de ce matériel dans les terroirs aixois ou même à Digne indique une commercialisation active.

Celle-ci s'oppose à la diffusion plus réduite des productions en argile calcaire effectuées autour de Pourcieux (la Rougette, atelier de poteries grises), Saint-Maximin-Bras (tuileries anciennes) et même Ollières (tuileries antiques), ou même à celle issue des ateliers implantés dans des sites côtiers tels que Antibes (connu par les textes dès la première moitié du XIVe s.) (22) et Fréjus : le rôle portuaire joué par ces villes favorisait cependant un commerce de cabotage qui s'ajoutait à celui, parfois plus difficile, effectué par voie de terre.

III. La dialectique des irréductibles ?

Persistances et mutations techniques

Dans le domaine des céramiques culinaires la période médiévale a certes hérité de connaissances empiriques sur l'aptitude particulière de certaines argiles, les kaolinites, à permettre des fabrications de qualité. Elle a dû hériter aussi de connaissances pratiques minimales sur les caractéristiques visuelles de certaines d'entre elles, et sur leur comportement à la cuisson, afin de pouvoir en reconnaître les gisements. Rien n'interdit même de penser que ces connaissances se sont affinées, puisque de nombreux petits gisements semblent avoir été abandonnés au profit d'autres plus importants, mais souvent plus difficiles d'approche, qui resteront en exploitation jusqu'aux XIXème-XXème siècles. C'est le cas de certains gisements

déjà utilisés dans l'antiquité : Bollène, Dieulefit et la région d'Apt, notamment, et de quelques autres qui pourraient n'avoir été pleinement reconnus qu'à une date plus récente : Bédoin, Ollières, Biot-Antibes-Vallauris, et en Languedoc oriental la région de l'Uzège. En revanche il n'est guère, en l'état de la recherche, que l'atelier de Cabasse parmi les gisements qui ne semblent avoir été exploités qu'à l'époque médiévale et ce, pendant un assez court laps de temps. Il n'est pas impossible que certaines modifications dans l'implantation d'ateliers découlent des transformations du mode d'exploitation des gisements d'argile, et que celles-ci soient en relation avec les regroupements qui se produisent au bas moyen-âge, dont témoignent les textes et l'archéologie.

Quelle que soit l'importance de ces regroupements, il est sûr que les productions en pâte kaolinique ne constituent qu'une partie des céramiques culinaires qui ont été utilisées en Provence, au bas moyen-âge. Les régions éloignées de tout gisement de ce type eurent nécessairement recours aux terres locales, au moins pour partie, de médiocre qualité. C'est le cas par exemple de l'atelier de Mimet dans les Bouches-du-Rhône. C'est également celui de Saint-Gilles-du-Gard en Languedoc oriental où des argiles très diverses, dont certaines fortement calcaires, ont été employées. Plus surprenant enfin serait la situation de l'atelier de la Rougette près de Pourcieux dans le Var qui utilise des argiles calcaires bien qu'il se trouve à proximité des gisements de kaolinites ferrugineuses d'Ollières (dont l'exploitation intensive n'avait peut-être pas commencé). Il pourrait s'agir là en tout cas d'un bon exemple de ces poteries à feu médiocres qui, après s'être maintenues pendant toute l'antiquité, n'ont sans doute disparu que très lentement (ayant même pu connaître des conditions de survie plus favorables au cours du haut moyen-âge).

Il est difficile d'établir s'il y eût augmentation de la température de cuisson des céramiques culinaires au bas moyen-âge. Différents indices tendraient à le faire croire, au moins pour les grands ateliers qui utilisent des kaolinites. Mais comme il s'agit de variations qui restent dans la gamme des températures élevées, elles sont difficiles à apprécier sans que soient effectuées des études en laboratoire, pour cette époque et pour les périodes antérieures. Les éléments de comparaison manquent également pour apprécier l'extension éventuelle des cuissons en fours. Tout au plus est-il possible de noter que l'on connaît pour cette période plus de fours construits spécialement pour la production de céramiques culinaires, que pour les temps antérieurs, romain compris.

Mais le phénomène le plus marquant qui concerne au bas moyen-âge les vaisselles culinaires, c'est la promotion des fabrications plus attrayantes, avec la mise en oeuvre de glaçures et le retour progressif à des pâtes claires, cuites en mode A. Ces transformations s'accompagnent en outre de l'apparition de formes moins spécifiquement culinaires, qui relèvent d'un répertoire s'apparentant plutôt à la vaisselle de table. Il s'agit de l'amorce d'une évolution qui s'accroîtra fortement au cours des siècles suivants et verra les ateliers de céramiques culinaires, et particulièrement ceux qui utilisent des pâtes kaoliniques, développer une fabrication de vaisselle de table soignée, d'usage plutôt non culinaire, à décor monochrome ou parfois polychrome. Ces tentatives

d'appropriation constitueront d'ailleurs un des traits majeurs de l'évolution de ces ateliers aux périodes médiévale et post-médiévale.

Dans le domaine des céramiques n'allant pas au feu, l'événement bien connu est évidemment leur réapparition au bas moyen-âge. Cette résurgence renoue avec les traditions techniques de l'antiquité, s'agissant de céramiques à pâte claire et en pâte calcaire, et donc de céramiques qui sont cuites à des températures élevées et en four. Mais elle s'en sépare le plus souvent par les techniques décoratives et les revêtements dont on sait qu'ils font un large usage de la glaçure plombifère ou de l'émail stannifère. Ce sont d'ailleurs les ateliers de faïence stannifère qui pourraient être à l'origine de ce retour. L'exemple de l'atelier qui fonctionnait à Marseille dès la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, et qui a été fouillé récemment sur le site de l'îlot Sainte-Barbe, est très explicite. Il associe en effet une production minoritaire de faïences et des productions non culinaires, vernissées ou non. On y trouve même, comme c'était déjà le cas dans des contextes analogues d'époque romaine des poteries culinaires, apparemment de médiocre qualité, destinées sans doute à une clientèle strictement locale.

Le développement à partir du XIV^{ème} siècle des faïences stannifères de la basse-vallée du Rhône, puis dès les XV^{ème}-XVI^{ème} siècles des céramiques glaçurées au décor d'engobe, peint et/ou incisé dans la vallée de la Durance, à Fréjus et dans le bassin de l'Huveaune, enfin l'apogée aux XVII^{ème}-XVIII^{ème} siècles des grandes productions de faïences décorées, à Moustiers, Marseille, Varages, la Tour d'Aigues ..., sont autant de jalons qui marquent, en la précédant ou en l'accompagnant, l'extension progressive de la fabrication des céramiques non culinaires en pâte calcaire à l'ensemble de la Provence.

Concurrences

Du point de vue des techniques et des types de production, les périodes médiévale et post-médiévale sont marquées en Provence, comme dans beaucoup d'autres régions d'ailleurs, par la concurrence que se livrent les ateliers de céramiques culinaires et les ateliers de céramiques non culinaires, cherchant à compléter la gamme de leurs productions en empiétant sur celle de l'autre catégorie d'ateliers.

Dans les ateliers de céramiques culinaires, l'apparition d'une vaisselle de table glaçurée constitue sans doute une première réaction aux situations concurrentielles manifestes dès le bas moyen-âge. Plus évidente encore est au XIV^{ème} siècle la tentative des potiers de l'Uzège cherchant à produire des faïences stannifères, vaisselles de table et carreaux de pavements, ce qui était jusqu'alors, dans tout le bassin méditerranéen, l'apanage exclusif d'officines utilisant des argiles calcaires. Cette tentative devait d'ailleurs rester sans lendemain sans doute pour des raisons techniques, parce que les pâtes réfractaires sont plus sujettes que les pâtes calcaires aux phénomènes de retrait de l'émail, et qu'elles présentent de plus grandes difficultés d'accord, y compris d'ailleurs pour les simples glaçures plombifères. Ces problèmes qui se traduisent généralement par une proportion plus élevée de déchets, ou par des procédés de fabrication plus contraignants et plus onéreux, furent très

probablement la cause principale de l'abandon rapide de cette production stannifère. Désormais l'utilisation exclusive des pâtes calcaires pour la fabrication des faïences stannifères sera de règle.

Les ateliers de céramique culinaire en pâte kaolinitique continuèrent en revanche à faire de la vaisselle de table à usage partiellement indifférencié, culinaire et non culinaire. C'est une observation que l'on peut faire en Provence, et en beaucoup d'autres régions, où les services en pâte kaolinitique se répandent largement, au cours de la période postmédiévale. Il semble toutefois qu'il s'agit d'une production de qualité, supérieure à bien des égards aux céramiques communes glaçurées et décorées, en pâte calcaire, dont la fabrication se développe un peu partout à la même époque. Mais s'agit-il sans doute d'une production plus dispendieuse.

Employant une argile qui se prêtait moins bien que les argiles calcaires à la fabrication de poteries communes, glaçurées et décorées, attrayantes bien que peu onéreuses, les ateliers de culinaires n'ont apparemment pas cherché à produire eux-mêmes de telles céramiques calcaires. Ils auraient cependant pu le faire aisément en utilisant l'une ou l'autre des nombreuses terres calcaires de leur région. Il est cependant probable que la relative dispersion des ateliers de céramique non culinaire en pâte calcaire, et surtout la pression exercée par les grands centres producteurs situés à proximité des côtes : Fréjus, le bassin de l'Huveaune (et l'Italie), n'auraient guère laissé de chance à une telle concurrence. Toujours est-il qu'il fallut attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle et la vogue des faïences anglaises et productions dérivées - dont la fabrication exige des argiles kaolinitiques - pour que certains ateliers de céramiques culinaires, ceux de la région d'Apt notamment, complètent leur gamme de vaisselle de table avec ces productions de grande qualité. Celles-ci pouvaient concurrencer la faïence en pâte calcaire, mais certainement pas des productions calcaires glaçurées et décorées, plus rustiques et bon marché, comme celles du bassin de l'Huveaune. En revanche de nombreuses faïenceries durent importer, souvent de très loin, des argiles kaolinitiques, afin de satisfaire à cette mode, et/ou de résister à cette concurrence. C'est ainsi par exemple que les ateliers de Moustiers et de Varages feront venir des argiles de l'Uzège, tandis que les potiers d'Albisola se fourniront à Biot-Antibes-Vallauris.

De leur côté, les producteurs de céramiques glaçurées et décorées, en pâte calcaire, s'efforceront d'offrir eux-aussi des céramiques culinaires. Dans la plupart des cas il s'agira d'une fabrication médiocre, peu cuite, tirée d'argiles locales, mais que son bas prix de revient rendait attractive pour une clientèle de voisinage sans doute assez restreinte. Il est impossible d'exclure cependant que des argiles kaolinitiques importées d'assez loin aient pu être utilisées dans certains de ces ateliers, comme cela avait déjà été le cas à l'époque romaine, permettant ainsi d'y produire des céramiques culinaires de qualité. C'est en tout cas ce que les fouilles récentes d'Avignon sembleraient indiquer.

Implantations

Si l'on souhaite examiner à présent sous l'angle des contraintes techniques, les modifications intervenues dans l'implantation des ateliers qui ont pu se produire en

Provence au bas moyen-âge, puis à l'époque moderne, il convient de se référer pour comparaison à la seule période qui soit un peu connue, celle de l'antiquité tardive (nous savons en effet trop peu de chose sur la situation de l'artisanat céramique durant le haut moyen-âge).

Pour les ateliers de céramique culinaire il a été rappelé plus haut les concentrations qui se réalisent autour des principaux gisements d'argile kaolinitique, et la distinction entre zones anciennement exploitées : Bollène, Dieulefit et la région d'Apt, et nouvellement mises à contribution : Bédoin, Ollières, Biot-Antibes-Vallauris, et en Languedoc oriental la région de l'Uzège. La disparition de nombreuses zones de production de l'antiquité où des argiles kaolinitiques avaient été exploitées, a été également signalée. Malgré le caractère discontinu de ces indications, elles semblent bien témoigner d'un large mouvement de déplacement et de concentration des ateliers de céramiques culinaires qui s'organise au bas moyen-âge et se prolonge à l'époque moderne. Mais ces regroupements ne concernent apparemment que les productions culinaires de qualité en pâte kaolinitique. Il faut souligner à ce propos la situation particulièrement favorable des ateliers de Biot-Antibes-Vallauris dont l'accès facile au commerce maritime a constitué plus qu'un élément favorable à leur développement : un véritable moteur.

Pour les ateliers non culinaires en pâte calcaire dont la réapparition massive constitue l'une des dominantes de l'artisanat céramique au bas moyen-âge et à l'époque moderne, il est clair qu'en dehors d'éventuelles et douteuses permanences depuis l'antiquité, qui seront examinées plus loin, la mise en place de ces sites constitue un phénomène nouveau. Ces implantations découlent pour l'essentiel de conditions économiques et sociales particulières, la disponibilité de gisements d'argiles calcaires (très abondantes en Provence) n'y ayant certainement joué qu'un rôle accessoire. L'observation s'applique également aux ateliers de faïences stannifères. D'une manière générale, il semble évident que dans le domaine des céramiques calcaires les grandes concentrations d'ateliers résultent d'abord d'opportunités commerciales : proximité des centres urbains, accès au commerce maritime (ou fluvial), rôle des négociants ..., et certainement pas de la présence d'argiles ayant des qualités particulières. Ce qui était déjà le cas dans l'antiquité.

Convergences

A ces données de base, les relations concurrentielles qui se développeront à l'intérieur même des deux catégories de production mais également (et secondairement semble-t-il) entre elles, apporteront des modifications supplémentaires dans la localisation des ateliers, différentes selon les époques et selon les régions. Aussi est-il possible d'estimer, tenant compte à la fois de ces phénomènes du développement de nouvelles concentrations d'ateliers utilisant des argiles kaolinitiques, et du retour massif des céramiques calcaires, que l'instabilité de l'artisanat médiéval et post-médiéval n'est pas moindre en Provence que celle qui avait été notée pour la période romaine.

La réapparition en Provence des céramiques non culinaires en pâte calcaire et à pâte claire, et la multiplication des ateliers qui les produisent, posent le

problème de leur survivance possible aux périodes antérieures, et celui de la continuité éventuelle depuis l'antiquité de certaines implantations d'ateliers de céramiques non culinaires. De nombreux ateliers médiévaux et post-médiévaux de céramiques calcaires sont en effet installés à proximité immédiate d'ateliers antiques, et qu'ils utilisent les mêmes argiles. C'est le cas à Marseille et à Fréjus, et en beaucoup d'autres lieux. Un exemple assez frappant de ces coïncidences se trouve dans la basse vallée du Rhône : les potiers de Beaucaire et de Tarascon se fournissaient en argile, au XIX^{ème} siècle, en un endroit isolé dans la campagne situé à plusieurs kilomètres de leurs fabriques, le lieu-dit Pauvre-Ménage où des installations antiques témoignent de la présence de plusieurs ateliers de céramiques communes et d'amphores d'époque romaine. Non loin de là subsiste encore un des tout derniers ateliers de céramiques traditionnelles de la région, celui de Meynes, où existait aussi un atelier romain d'amphores et de céramiques communes. Et l'on pourrait sans peine multiplier les exemples de telles coïncidences.

S'il y avait eu continuité, il faudrait admettre que les ateliers pour lesquels existent de telles conjonctions ont fabriqué des céramiques à pâte grise en utilisant des argiles calcaires, et cela depuis l'antiquité tardive et jusqu'au bas moyen-âge. Peu importe d'ailleurs que ces productions soient destinées à un usage non culinaire, ou qu'il s'agisse de productions culinaires, cuites alors à très basse température. Mais nous connaissons très peu d'exemples de telles fabrications. Le cas de l'atelier de Saint-Gilles-du-Gard dont certaines des productions à pâte grise sont en pâte calcaire a déjà été signalé. Quelques-unes sont d'ailleurs beaucoup trop cuites pour avoir pu être utilisées comme céramiques culinaires, bien qu'elles ne se différencient guère par leurs formes de la production culinaire en pâte siliceuse de ce même atelier (à proximité duquel existait d'ailleurs un atelier romain de céramiques non culinaires en pâte calcaire et à pâte claire). Nous avons également examiné le cas de l'atelier de la Rougette près de Pourcieux dans le Var, qui pourrait correspondre à l'une de ces productions culinaires de médiocre qualité, cuites à basse température. Soulignons d'ailleurs que dans aucune de ces configurations ces fabrications en pâte calcaire et à pâte grise ne semblent s'être poursuivies par des productions plus récentes à pâte claire, et qu'il n'y a donc pas de continuité avec les périodes plus récentes. A vrai dire, seule l'analyse systématique du matériel céramique d'un certain nombre de sites de consommation permettrait de se rendre compte de l'importance réelle de ces pâtes calcaires (qui semblent toutefois assez exceptionnelles si l'on en juge par les résultats obtenus en Provence sur les habitats de l'antiquité tardive, et ceux, plus fragmentaires, qui concernent le bas moyen-âge).

Quoi qu'il en soit, il est raisonnable de penser que les nombreuses coïncidences observées ici ou là doivent pouvoir s'expliquer dans la plupart des cas sans recourir à l'hypothèse d'une continuité dans l'implantation des ateliers. Le fait est particulièrement clair pour les ateliers médiévaux qui se sont installés à proximité des grands centres urbains, Marseille et Fréjus notamment. Indépendamment de toute spéculation sur la pérennité, les potiers médiévaux et modernes ne pouvaient qu'être amenés à choisir et à exploiter les mêmes argiles que celles qui

avaient déjà été employées dans l'antiquité. Mais des remarques analogues peuvent sans doute être faites dans beaucoup d'autres cas. Etant soumis aux mêmes contraintes techniques et se trouvant placés dans le même environnement géologique (et géographique) que leurs prédécesseurs, les artisans médiévaux et modernes ont été conduits tout naturellement à retrouver et à adopter pour leur approvisionnement en matière première les mêmes solutions. Ils se sont donc fixés tout naturellement à peu de distance de beaucoup d'ateliers antiques (particulièrement lorsqu'il s'agit d'ateliers de céramiques non culinaires en pâte calcaire, dont les contraintes techniques étaient à peu près les mêmes que celles des productions médiévales et modernes correspondantes). A moins d'arguments décisifs en faveur de la permanence, mieux vaut semble-t-il ne parler que de convergences, en attendant que ces questions soient étudiées pour elles-mêmes.

Macrolocalisation, convergences et ruptures : quatre exemples (fig.4,5,6,7) peuvent encore, pour finir, illustrer ce thème. Ils concernent tous une même zone de productions en argile calcaire : le terroir de l'Huveaune et du bassin d'Aix, autour de Marseille donc, c'est-à-dire dans l'aire d'alimentation en poterie de la grande cité phocéenne.

Le premier rappelle la production des DSP.P. bien représentées dans cette ville et cette région aux Ve-VI^{ème} siècles.

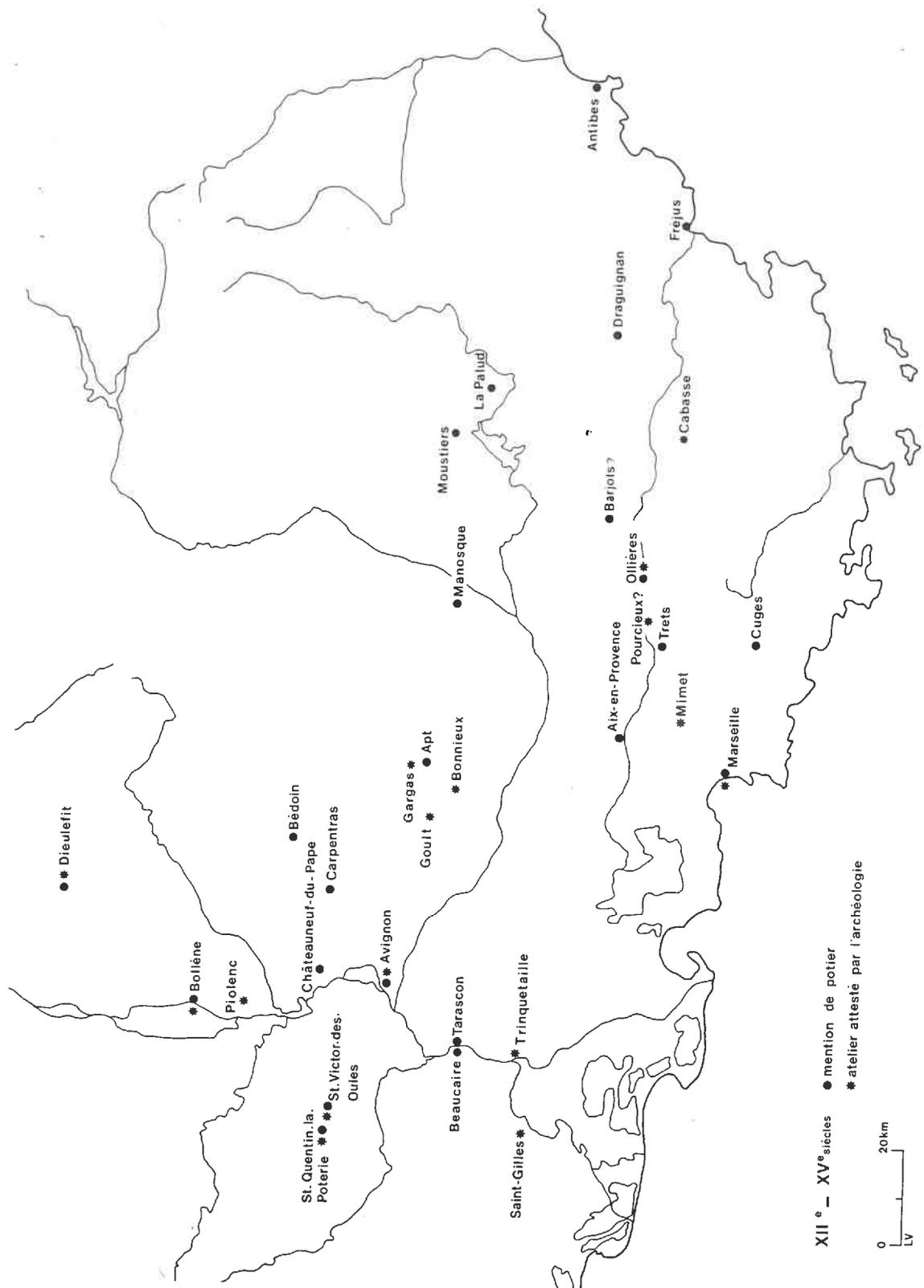
Le second, les majoliques issues des ateliers de Sainte Barbe au XIII^{ème} siècle.

Le troisième, les poteries fabriquées autour de Saint-Zacharie aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, avec une évidente influence italienne.

Le quatrième, les ateliers de céramiques architecturales (tomettes et de plinthes) implantés dans la même bourgade (Saint-Zacharie) et restés en fonction jusque dans la première moitié du XXI^{ème} siècle : une telle permanence n'est pas, archéologiquement, sans appeler attention et interrogation.

Notes :

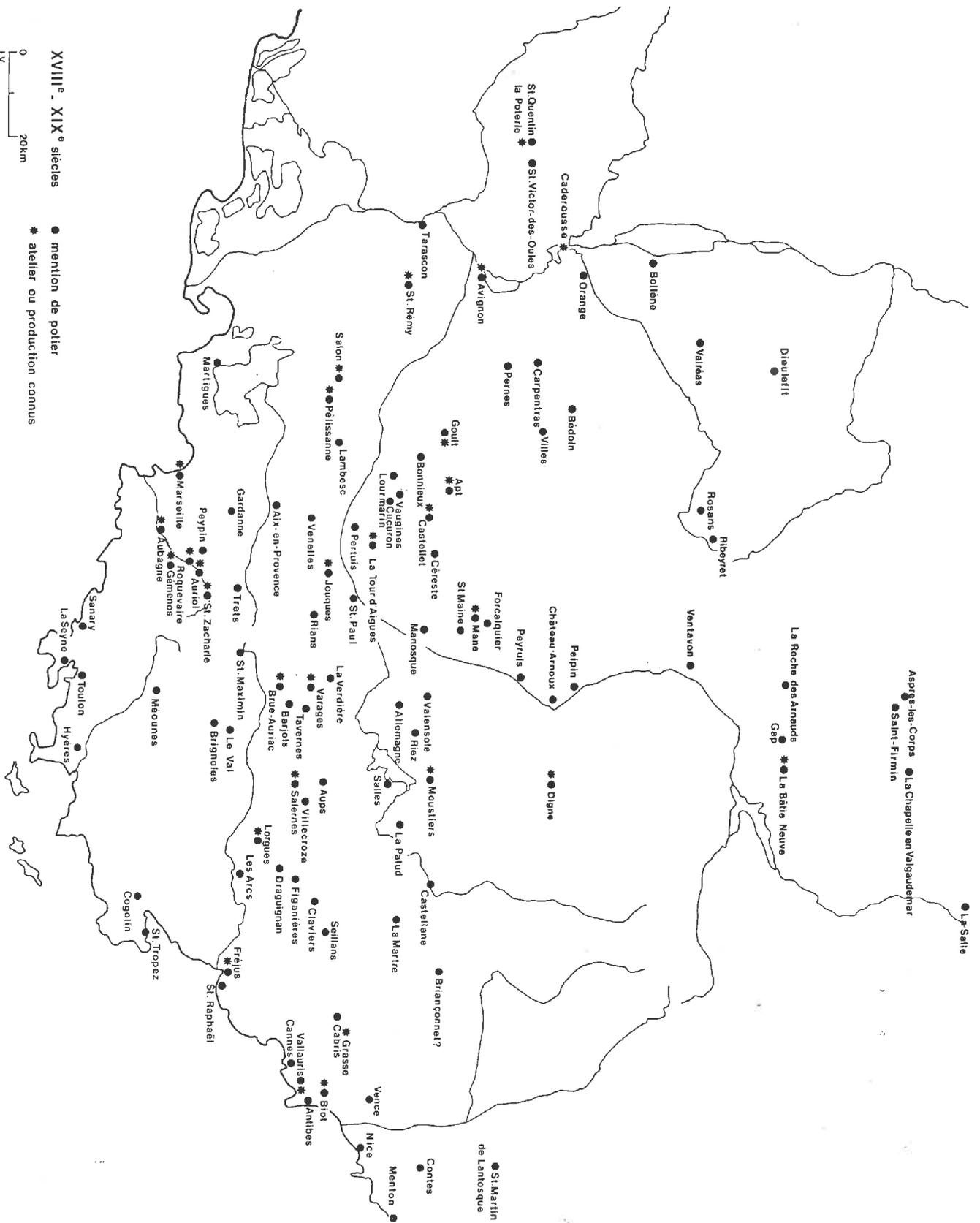
- (1) La Palud : Archives départementales des Alpes de Haute-Provence, 2 E 18667, 16 sept 1499. Transaction entre Jean Jarente, seigneur du lieu et Jean Carbonnel, savetier de Moustiers, pour l'implantation d'ateliers de poterie. Saint-Marcel : cité par Arnaud d'Agnel, *La faïence et la porcelaine de Marseille*, Marseille 1911. Accord entre le seigneur de Forbin et Jean Angeli potier italien de la région d'Ancône en 1526, pour la création d'un atelier dont les revenus et les charges seront partagés à égalité.
- (2) Apt : H. Amouric, *Les origines de l'industrie céramique à Apt : l'apport des sources écrites : XIVe-XVIIe siècles*, Archéologie du Midi médiéval, tome IV, 1986, p. 131-134. Draguignan : Voir deux versions de cette transaction variant dans le détail. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, dépôt d'Aix, 309 E 61, f° 118, 29 oct 1428 et ibidem 309 E. 63, f° 577v°. Aix : ibidem 308 E 235, 15 nov 1448, 15 nov 1449, 17 mars 1452. ibidem, idem, 17 janvier 1451, 28 oct. 1451, et acte du 16 février 1451 sur une feuille volante. ibidem, 309 E 123, 18 nov 1450, Ant Gausii prend un apprenti : 306 E 226, 16 avril 1451, il cède une mule à Etienne Dedons, 308 E 559, f° 75v°, 14 juin 1464, il arrente sa boutique de la place du marché, etc... Rémission de sa boutique à la Ville : ibidem, 308E 573, f° 152v°, 16 mai 1477 et archives communales d'Aix, AA2, f° 137. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, dépôt d'Aix, 309 E 40, f° 147, 25 oct. 1505. Manosque : Très nombreux actes aux Archives communales de Manosque, en particulier, Ba 25/19, fos 106-107, 123 v°, 125, 191-193. Arles : Archives communales d'Arles, BB6, f° 273. 2 octobre 1502 et CC 252, f° 72v° et 81, 6 avril et 1er décembre 1502.
- (3) Bédoin en 1414 compte 15 ateliers. Archives départementales de Vaucluse, C 82.
- (4) Cf. dans ce même ouvrage la présentation qu'en donnent Henri Marchesi, Jacques Thiriot et Lucy Vallauri.
- (5) La céramique, l'archéologue et le potier, Aubagne, 1991, sous la direction de V. Abel et H. Amouric et dans le présent ouvrage l'article consacré à la vallée de l'Huveaune.
- (6) H. Amouric, C. Landuré, *Archives et archéologie : l'exemple de l'artisanat céramique à Fréjus*, Provence historique, fasc. 141, sept. 1985, p. 299-308.
- (7) Manuel Gonzalez Marti, *Ceramica del levante espanol siglos medievales*, t.1, 1944, p. 34, t.11, 1952, p. 100.
- (8) Manosque : Les fondateurs sont un Pisano-savonnais, Andreas Nico qui a également travaillé à Aix et Avignon et un Savonnais Petrus de Meriada.
- (9) Avignon : cf. H. Amouric, G. Démians d'Archimbaud, *Potiers de terre en Provence - Comtat Venaissin au Moyen Age. Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age*, Rennes, avril 1983, ed. Picard 1986, p. 601-623.
- (10) Cf. sur ce point dans le présent ouvrage le poster de présentation de Manosque par H. Amouric, M. Picon et L. Vallauri.
- (11) Le critère le plus directement perceptible de cette aisance est une présence très forte de ces artisans dans les circuits du crédit. Ils apparaissent alors toujours comme créanciers nets.
- (12) Cf. M. Leenhardt, L. Vallauri, *Polyvalence et marginalité : Cucuron*, La céramique, l'archéologue et le potier, sous la direction de V. Abel et H. Amouric, Aubagne, 1991, p.67-71.
- (13) Sur ces situations de concurrence cf. H. Amouric, *Concurrences ? Faïences provençales et faïences étrangères au XVIIIe siècle*, La faïence de marseille au XVIIIe siècle. La manufacture de la Veuve Perrin, Marseille, 1990, p. 82-93.
- (14) Cf. supra note 2, *Les origines...* H. Amouric, M.-B. Chemorin, G. Démians d'Archimbaud, M. Picon, *Une enquête sur les centres de production céramique dans les régions rhodaniennes : approches globales, localisation et structures*, La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Sienna-Faeza, 8-13 octobre 1984, Florence, 1986 p. 279-292.
- (15) J. Thiriot, *Les fours de potiers médiévaux de Bollène (Vaucluse)*, Le four 187 D de Saint-Blaise-de-Bauzon, Archéologie médiévale, V, 1975, p. 287-305.
- (16) Four du XIIe siècle, repéré par M. J. Cartier, non publié. Potiers et poteries de Dieulefit du Moyen Age à nos jours, Dieulefit, octobre 1986, direction : J. Thiriot. Cf. dans le présent ouvrage, l'article de H. Amouric, F. Morin, J. Thiriot et J.-L. Vayssettes.
- (17) J. Thiriot, *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône. Premières recherches de terrain*, Paris, Document d'Archéologie Française, n°7, 1986, 147 pages. Aspects des terres cuites de l'Uzège XIIe-XVe siècles, Catalogue de l'exposition de Saint-Quentin-la-Poterie, Gard, 11-14 nov. 1983, J. Thiriot ed., 1983, 32 p; + ill.
- (18) Matériel encore inédit, cf. Rapport de fouilles de J. Bérard, 1965.
- (19) Blaise Auric ou Henryc Olier, oeuvre encore à Ollières en 1545-47. Archives départementales du Var, 3 E 21/31, f° 359, 31 août 1545, 3 E 21/41 f° 63 v°, 8 juillet 1547. Pons Blanc, tuilier, reçoit quant à lui, en 1545, l'autorisation de « fere olle et fourt dolles » du seigneur du lieu. ibidem, 3 E 21/31, f° 453v°, 9 oct.
- (20) M. Leenhardt, J. Thiriot, *Poteries grises médiévales produites à Saint-Gilles-du-Gard*, Archéologie du Midi médiéval, 7, 1989, 73-10.
- (21) Connue essentiellement par les textes. Beaucaire : cf. Eyssette Alexandre, *Histoire administrative de Beaucaire depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Révolution de 1789*, Beaucaire, Aubanel, 1884-1889, tome II, p. 207. Tarascon : cf. supra note 9.
- (22) Cf. supra note 9.



XII^e - XV^e siècles ● mention de potier
 * atelier attesté par l'archéologie



1

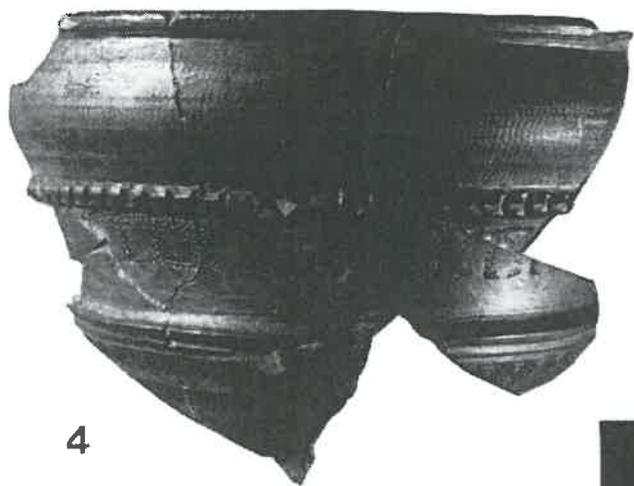


XVIII^e, XIX^e siècles

● mention de potier
* atelier ou production connus



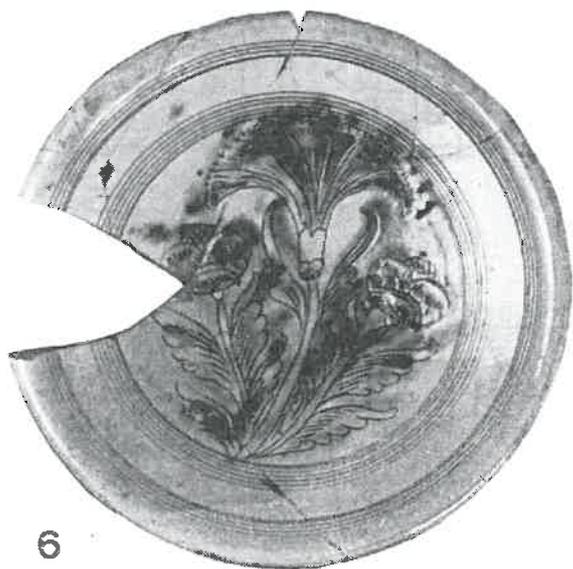
3



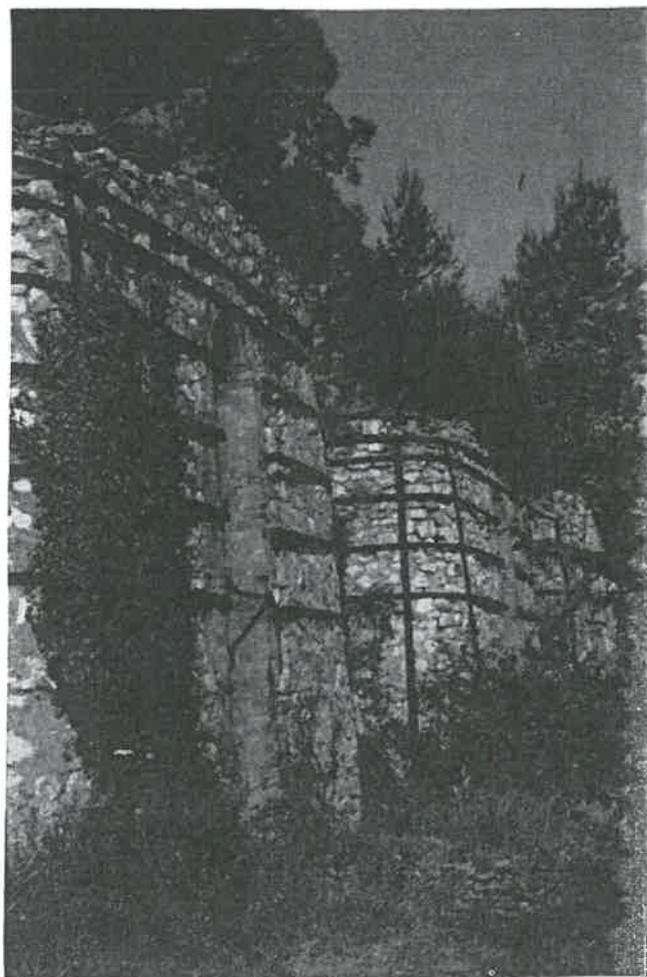
4



5



6



7